

Papasoff, explorateur saxo

Rencontre avec le touche-à-tout, figure de la scène jazz québécoise.

Montréal envoyé spécial

«**Q**uand je fais de la musique, j'essaie d'éviter les catastrophes de dernière minute tout en restant attentif aux miracles de dernière seconde», a-t-il coutume de dire. Façon imagée d'expliquer à quel point il se veut ouvert aux initiatives de ses associés. Figure majeure de la scène du jazz montréalais, habitué d'un festival dont il constitue l'un des points forts chaque année, Charles Papasoff est ainsi, généreux et entier:

«Quand tu écris de la musique, que tu proposes quelque chose à un groupe, il est fort possible que celui-ci te rende autre chose, plus intéressant que ce que tu avais imaginé. Si tu n'es pas suffisamment attentif, tu ne verras pas le joyau qu'on te donne. L'épanouissement de l'autre contribue à l'épanouissement de tous. Je suis content quand un de mes sidemen fait un super solo. Je ne vais pas le virer parce qu'il joue mieux que moi.»

Toucher. Fils d'un Bulgare, réfugié politique, et d'une Suisse, Charles Papasoff, né à Montréal il y a quarante-six ans, a grandi sous l'influence d'un grand-père maternel musicien. «Il y avait plein d'instruments à la maison. A 14 ans, je jouais du piano et de la flûte. De la basse électrique aussi, dans des orchestres de rock.» Jusqu'à la découverte de Charlie Parker («qui m'a convaincu de me mettre au saxophone»), bientôt suivie de l'audition d'une œuvre phare de John Coltrane: *A Love Supreme*. «La charge spirituelle contenue dans ce disque m'a profondément marqué, avoue-t-il, depuis, j'ai toujours cherché à ce que ma musique soit touchante. Si elle ne l'est pas, elle ne sert à rien.»

Elle l'est. Quand il souffle dans son baryton («j'ai choisi cet instrument à cause de John Surman et de l'album *Extrapolation*»), Charles Papasoff touche sans coup férir, un peu comme le boxeur qu'il a failli devenir: «J'ai arrêté, non pas par peur de prendre des gnons, mais parce que le fait de frapper nuit aux articulations des phalanges.» Et, quand il ne joue pas, il compose. Pour la danse contemporaine (*Tristan et Iseult*, chorégraphié par Myriam Naisy), le cinéma (*Ca-*

boose de Richard Roy, *Confession de nuit* de Denys Lortie) ou la télévision (la série *Le Masque*). Il lui arrive même de faire l'acteur, comme dans *The Intruder* de David Bailey, aux côtés de Charlotte Gainsbourg et de Nastassja Kinski. «Ça m'amuse, admet-il, David Bailey avait besoin d'un «saxophoniste errant. Un souffleur SDF. Ensuite j'ai entamé une petite carrière de méchant, principalement dans des séries québécoises. Sans jamais tenir de rôle majeur.»

Car touche-à-tout talentueux, Charles Papasoff se veut essentiellement musicien. Il a ainsi enregistré avec le Big Band de Lausanne, Baikida Carroll, Hamiett Bluiett, Alex Cattaneo et, bien sûr, sous son propre nom. En duo (avec le pianiste Jean Baudet), en trio (avec le batteur Martin Auguste et le bassiste George Mitchell), en quartette (les mêmes, plus le guitariste Jocelyn Tellier). Mais il est particulièrement fier de *Catharsis II*, concept multimédia mariant musique et poésie autour de treize musiciens, un choriste et deux narrateurs. «Les mots propulsent la musique et celle-ci propulse les mots», dit-il, sans chercher à dissimuler son

penchant pour la littérature: «Que reste-t-il aujourd'hui, à part la plume, pour propager des idées nouvelles?»

Plutôt auto. Des idées justement, Charles Papasoff n'en manque pas. Afin de les mener à bien, il a ainsi fondé son propre label, Nisapa, «pour le plaisir et en guise d'éventuelle alternative». «Mais, ajoute-t-il, je m'attache plus à la création qu'à la propagation de la musique. Autrement, on se retrouve vite dans la situation de quelqu'un qui aurait beaucoup d'essence et pas d'auto. Moi, je préfère avoir une auto et un peu d'essence.» ●

S.L.

SERGE
LOUPIEN